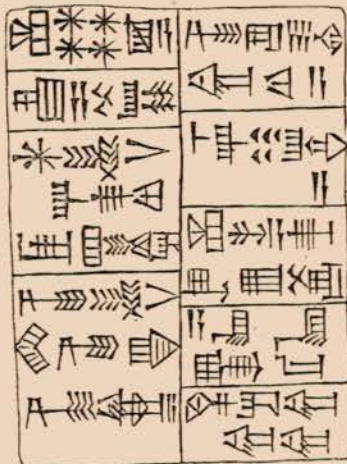


LA DÉESSE NISABA

Par FR. THUREAU-DANGIN

Il est communément admis que Nisaba¹ était la déesse des céréales. Voici un texte qui suggère une opinion différente (ce texte est gravé sur une petite tablette en pierre (de 0^m 054 × 0^m 036), découverte par le Commandant Cros à Tello et maintenant conservée au Musée de Constantinople) :



1. Nom d'origine sumérienne dont la forme primitive paraît être *Nidaba* (de *Nin-daba*?, cf. *Lettres et Contrats*, index des noms divins, *s. v.*). Dans la forme *Nisaba*, *s* semble être pour *dh*; comparer *ša-surru* du sumérien *ša-tūr*. (Pour la question de l'aspiration des כנר כפה en assyrien, cf. Haupt, BA., I, p. 98; Delitzsch, *Grammatik*, § 43; Meissner, APR., p. 107; Jensen, KB., VI, pp. 376 et 568; Streck, ZA., XVIII, p. 179, et XIX, p. 235.)


Bibliothèque Maison de l'Orient



162293

<p>Col. I. <i>nin-mul¹-dar-a²</i> <i>dub-za-gin šu-dū³</i> ⁴<i>Nidaba gal-tūr-ib-šú tu(d)-da</i></p> <p><i>gi-Nidaba-azag-gi ga-zi(d)</i> <i>kú-a</i></p> <p>Col. II. <i>gi-šid⁵-imin-na KA-ba-a⁶</i> <i>me-gal-ninnū⁷ šu-dū-a</i></p> <p><i>nin-mu a-nun-gál⁸ é-kur-ra</i> <i>a-EN-EN kalam-ma</i> <i>im-da-KA-KA-KA</i></p>	<p>Ô dame de l'étoile....., qui tiens à la main la tablette de lapis, ô Nisaba, qui as été enfantée dans la grande cour de l'Ib⁴, ô roseau-Nisaba, (roseau) pur, (déesse) nourrie du lait sacré, qui le roseau des sept nombres, qui accomplis les cinquante grands dé- crets, ô ma dame, de l'É-kur, du pays. par⁹ toi je conjure¹⁰.</p>
---	---

1. Le signe *mul* présente ici une forme inusitée (quadruple et non triple signe divin).

2. Cette épithète de Nisaba doit être distinguée de ⁴*Nin-mul*--*a*, l'un des noms de la déesse Aya (cf. CT., XXV, pl. 9, l. 26; même nom, CT., XXIV, pl. 31, l. 70). Dans le premier cas, l'avant-dernier signe est REC., n° 34, et dans le second REC., n° 48.

3. Comparer Gu-de-a, Cyl. A, IV, 25; V, 3, 22; VI, 4; Cyl. B, VII, 12. Voir aussi VS., VII, n° 50, l. 25: mention d'une statue qui représente Ammi-ditana « tenant à la main un sceptre » (*giš PA šu-andū-a*). Le même terme est encore écrit *šu-UL* (à lire *šu-dū*, comparer le nom de mois écrit *mu-šu-dū* et *mu-šu-dū*, Kugler, *Sternkunde*, II, 1, p. 175), cf. p. ex. CT., XIX, pl. 41; K. 4328, I, l. 24, *lū giš bal šu-dū = na-aš pi-laq-gi*, et CT., XXV, pl. 25, l. 10, ⁴*PA (= mi-id-ra)-šu-dū*, l'un des noms de Šamaš. (Ce nom signifie « porte-sceptre »: *midra* est une forme dialectale pour *gesdar*; comparer *mu-du-ru = baṭ-ṭu*, K. 3153, face 11/12, Macmillan, BA., V, p. 639.)

4. L'Ib ou Ib-gal était une partie de l'É-an-na, le temple d'An et d'Innana (cf. *Restit. matér. de la Stèle des Vautours*, p. 44, note 4). Noter que Nisaba était fille d'Anu, cf. Zimmern, *Ritualt.*, n° 89-90, l. 4, n° 95, l. 4. (Peut-être, il est vrai, ne doit-on pas trop presser le sens de *márat Anim* dans ces passages, voir l'observation de Zimmern, p. 191, note d.)

5. REC., n° 419 = *šid* « nombre », cf. Gu-de-a, Cyl. A, XIX, 21, et *nig-šid (= nikasu « compte »)*, RTC, n° 285, rev. 7; n° 305, rev. II, 10 et *passim*. Le roseau des sept nombres est sans doute le roseau (avec lequel étaient écrits) les sept nombres.

6. *KA-ba* ne peut être ici une forme dialectale pour *dū(g)-ga* (Br., n° 516, et CT., XV, pl. 30, 88384, rev. 12). Lecture et sens incertains.

7. Comparer Gu-de-a, Cyl. A, X, 6, et CT., XXIV, pl. 1, l. 34 (à cette place est mentionné un dieu appelé « 50 décrets du ciel » ⁴*Me-ninnū-an-na*, cf. Michatz, *Götterlisten*, p. 41). Ces « cinquante décrets » sont peut-être les décrets des cinquante grands dieux, cf. K. 4629 (Reisner, *Hymnen*, p. 135), rev. III, 25, et Jensen, KB., VI, p. 358.

8. Comparer Meissner, SAI., n° 8799: *a-nun-na = ar-da-tum*? On attendrait plutôt ici un synonyme de *HI-LI (kuzbu)*. Dans un texte publié par Scheil, OLZ., 1904, p. 254, l. 6, Nisaba est qualifiée de *HI-LI kur-kur*. (Comparer IV R., pl. 27 a, ll. 25/26, l'épithète de Nin-lil: *HI-LI é-kur-ra = ku-uz-bu é-kur*.)

9. Noter la particule préfixée *da*.


10. Mot à mot « je parle »; cf. *KA-KA-ma (inim-inim-ma*, mot à mot « parole ») = « conjuration, exorcisme ».

Nisaba serait donc la déesse des roseaux ou mieux la déesse-roseau. C'est probablement cette déesse qui est représentée sur une empreinte de sceau reproduite *Découvertes*, p. 287, et décrite par M. Heuzey en ces termes : « La figure principale est celle d'une divinité assise paraissant imberbe et portant la coiffure à cornes sur ses cheveux demi-longs, enroulés par derrière vers la naissance du cou; de ses épaules sortent... de longues tiges végétales assez semblables à des tiges de blé et rappelant de plus près encore les grands roseaux de la région marécageuse, tels qu'ils sont représentés sur les bas-reliefs assyriens.... L'image est comme doublée par une petite figure debout et de face, placée derrière elle et environnée des mêmes tiges végétales, qui s'élèvent de ses épaules et aussi de sa longue robe; une base en forme de tronc de cône ou de pyramide tronquée la supporte, et nous montre une statue, une véritable idole, à côté de la représentation en quelque sorte vivante de la divinité. » La comparaison de l'empreinte décrite par M. Heuzey avec le cylindre de la Bibliothèque Nationale, reproduit dans le Catalogue de Delaporte, n° 80, ne permet pas de douter que ces tiges végétales soient bien des tiges de roseaux¹.

Nisaba, déesse de la végétation spontanée, paraît être devenue, par extension, une divinité agricole². Il n'est pas douteux, en effet, que l'idéogramme de Nisaba (lu *nis(s)abu*, cf. Thompson, *Reports*, n° 222, l. 2) ait désigné les céréales, voir, par exemple, *Asb. Ann.*, I, ll. 48/49³ : « la réussite de la moisson, la multiplication de

1. Nisaba est encore représentée sur le cylindre n° 81 du Catalogue de Delaporte. Dans les deux cas, la déesse est assise sur un siège formé, semble-t-il, de roseaux tressés (comparer le n° 140 de la Collection de Clercq et les deux cylindres publiés par Ward, *Amer. J. of Archaeol.*, II, p. 262, fig. 29, et p. 263, fig. 30).




2. Comparer Coll. de Clercq, cyl. n° 140.

3. *SI-DI ebûri na-pa-aš* ⁴ *Nisaba ka-a-a-an ú-šab-na-bu gi-pa-ru* « la réussite de la moisson, la multiplication des céréales rendent, d'une façon constante, luxuriant(s) le(s) *giparu* ». Le sens de ce dernier terme a été souvent discuté. On le trouve écrit ⁵ *gi(g)-par* et *gi(g)-par* : dans le premier cas il désigne un arbre ou arbrisseau, cf. Meissner, *Supplément*, p. 104; Jensen, KB., VI, p. 304, et Kùchler, *Ass.-Bab. Medizin*, p. 79; dans le second cas il a le sens de « chambre, chambre (du dieu), sanctuaire », voir Jensen, *Kosmol.*, p. 170 et suiv.; IV R., 30 a, 41 (*é-gi(g)-par*, cf. Zimmern, *Tamûzlieder*, n° 1, B, l. 9) et surtout K. 4181 (CT., XVIII, pl. 26), l. 32, où *gi(g)-par-r[u]* est mentionné après *gi-gu-nu-u* et *ki-iš-s[u]* (cf. Meissner, *Ass. St.*, III, pp. 7 et 8). Les textes archaïques mentionnent également ⁶ *gi(g)-par* et *gi(g)-par* : *par* est rendu par le signe REC., n° 415, qui avait les deux valeurs *kisal* et *par*, alors que le signe REC., n° 426 (prototype de  = *par* et *dag*), avait la seule valeur *dag*. Cf. d'une part RTC., n° 307, face III, 7, où est mentionné, à côté du raisin, le fruit du ⁷ *gi(g)-KISAL* (⁸ *gi(g)par*), et d'autre part, CT., XV, pl. 25, l. 24 : *gi(g)-KISAL-imin*, c'est-à-dire *gipar-imin* (comparer Br., n° 8932 et 8933; Jensen, *Kosmol.*, l. c.); AO 2539 (inédit), ⁹ *Innana nin gi(g)-KISAL-ra-ge* « Innana, dame du *gipar-ra* »; Bûr-sin, brique E, ll. 17 et 21, *gi(g)-KISAL* (*gipar*), sanctuaire de Nannar dans le Kar-zi-da; Lipit-istar, clou d'argile, l. 14, *é-gi(g)-KISAL* (*é-gipar*, comparer IV R., 30 a, 41). *Giparu* (¹⁰ *gi(g)-par*) « espèce d'arbre ou d'arbrisseau » était probablement le même terme que *giparu* (*gi(g)-par*) « chambre, sanc-

Revue d'Assyriologie, VII.

Nisaba (c'est-à-dire des céréales) », et surtout le passage du Cyl. B d'Asb. (IV, 19 : KB., II, p. 244 = Sm., p. 100) qui mentionne l'envoi de « ^dNisaba » (*nisabu*), c'est-à-dire de grains, aux Élamites affamés.

De son caractère primitif de déesse-roseau, procèdent les divers attributs de Nisaba. Le style avec lequel on écrivait sur l'argile était taillé dans une tige de roseau (cf. Messerschmidt, *Zur Technik des Tontafel-Schreibens*, pp. 7 et suiv.); on l'appelait *gi-dub-ba* « roseau de tablette ». Aussi la déesse-roseau devint-elle tout naturellement la déesse de l'écriture : Nisaba est appelée « la grande scribe » (cf. Scheil, OLZ., 1904, p. 254, l. 10); elle « tient à la main le calame pur » (cf. Gu-de-a, Cyl. A, IV, 25; V, 22). Elle est la déesse de la science (*Nisaba ša nîmeqi*, CT., XXIV, pl. 41, l. 86; comparer Nbp., OBI., n° 84, II, 14/15¹; Cyl. A, XVII, 15; OLZ., l. c., l. 9), spécialement de la science des nombres : elle « connaît l'intérieur des nombres » (Cyl. A, XIX, 21), elle est *Nisaba-šid*, c'est-à-dire « Nisaba des nombres » (CT., XXIV, pl. 9, 32) et elle emploie « le roseau des sept nombres » (cf. ci-dessus). Nisaba est enfin la déesse de l'astronomie : elle est la « dame des étoiles » (*sal-mul-mul-la*, texte publié par Scheil, l. c., l. 4; comparer, sur la tablette reproduite ci-dessus, l'épithète *nin-mul-dar-a*), elle consulte « la tablette de la bonne étoile des cieux » et tire des horoscopes (Cyl. A, IV, 26; V, 1, 23-24; VI, 1-2²).




L'écriture assyro-babylonienne distingue   et . Cette distinction n'est pas primitive : dans l'écriture archaïque, les deux signes n'en font qu'un, cf. Cyl. A, XVIII, 3; Cyl. B, XVI, 14, où le second élément de l'idéogramme correspondant à *ramâku* « se laver »³ ne se différencie pas du signe de la déesse Nisaba. Par suite il est certain que le produit désigné, dans les textes archaïques, par l'idéo-



tuaire ». Entre ces deux sens le lien était peut-être celui-ci : *gi-paru* aurait désigné l'arbrisseau particulièrement employé dans les haies, puis la haie elle-même, puis le champ entouré de haies, puis le lieu clos en général et enfin la chambre, le sanctuaire. Le sens de « haie » s'applique parfaitement au passage connu du récit de la création (1^{re} tabl., l. 6) *gi-pa-ra la ki-iš-šu-ra* « aucune haie n'était encore assemblée » (c'est-à-dire : la terre n'était pas encore divisée en champs pour la culture). Enfin le sens de « champ (entouré de haies) » convient au passage des annales d'Asb., cité au début de cette note. C'est le sens qui a été proposé par Delitzsch, HW., p. 203 a.

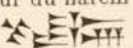
1. *i-na ne-me-qu ša* ^d*Na-bi-um à* ^d*Nisaba*. Nisaba est encore associée à Nabû, CT., XVIII, pl. 37 a, l. 15.

2. Dans la description que le Cyl. A de Gu-de-a donne de la déesse Nisaba, une ligne (col. IV, 24 = V, 21) est assez obscure. Le signe qui suit *ki* peut être identifié à Br., n° 2706, qui se composerait donc de ŠU + SUR et non de KAD + GAR. Ce signe, avec la lecture *kinda*, est expliqué par *gallabu* « le barbier » (cf. CT., XI, pl. 25 b, l. 26, et CT., XXIV, pl. 31, l. 80 : ^d*En-ga-nà kinda* ^d*Uta-ge* « En-ga-na, barbier de Šamaš »). Par suite *ki-kinda... ag* pourrait signifier *gullubu* « raser » et on serait amené à traduire, Cyl. A, IV, 24 : « le sommet de sa tête était rasé ». (Pour le sens de *gallabu*, *gullubu*, voir Schorr, *Hilpr. Ann. Vol.*, p. 31, note 1.)

3. Cf. Jensen, KB., VI, p. 367.

gramme  (cf. Cyl. B, IX, 6 et 7; RTC., nos 20, face I, 1; 21, face I, 1; 221, rev. I, 18-20; 222, rev. III, 3-4; 307, rev. I, 11 et 12; *Tempelurk.*, n° 121, face VI, 8) est identique à celui qui, dans les textes plus récents, est désigné par l'idéogramme tronqué ¹. Ce dernier idéogramme est expliqué principalement par *uhulu* qui est le même terme que  (cf. Delitzsch, *Wörterbuch*, p. 305; Jensen, *Theol. Lit.-Zeitung*, 1895, p. 250, et KB., VI, p. 367; Kùchler, *Ass.-Bab. Medizin*, p. 106) : *uhulu* signifiait « alcali », « plante à soude », et désignait soit la plante elle-même, soit plus souvent le sel caustique qui était tiré de ses cendres². Le même terme paraît encore avoir été usité avec le sens plus général de « lessive » (cf. Jensen, *l. c.*, et Brockelmann, *Lexicon Syriacum*, s. v.). Peut-être même est-ce là le sens primitif. On s'expliquerait ainsi l'emploi, pour désigner ce terme, d'un idéogramme qui, en même temps, désignait Nisaba, la déesse-roseau : dans ces régions du Bas-Euphrate, dénuées d'arbres, mais produisant en si grande abondance les roseaux arborescents, c'était peut-être la combustion des roseaux qui fournissait le plus habituellement les cendres de lessive.

1. -*si-è* (RTC., n° 307, rev. I, 12) désigne la même variété que -*si* (*uhulu gar-nānu*).

2. Le dieu *URI-si*, le serviteur du harem de Nin-gir-su, était, d'après le Cyl. B de Gu-de-a, col. IX, l. 7, chargé de « mélanger (?) le  à l'huile », c'est-à-dire de fabriquer du savon.

